

INTERNATIONAL

«Les paysannes sèment l'égalité»

Le Congrès mondial des femmes de La Via Campesina s'est tenu en Galice à la mi-octobre. Il avait pour thème la signification de l'égalité dans une perspective féministe et les revendications des femmes paysannes au niveau mondial pour faire en sorte que l'égalité devienne une réalité pour toutes. Uniterre a été représenté par Heidi Tombez.

Depuis quelques années, une «commission femmes» existe au sein de La Via Campesina. Dans la présentation du congrès, La Via Campesina déclarait «*En tant que paysannes, nous jouons un rôle très important dans la production alimentaire. Selon la FAO, nous produisons 70% de l'alimentation familiale dans les pays du Tiers-Monde et 50% au niveau mondial. Malgré cela, la pauvreté, la faim et le manque de reconnaissance professionnelle nous affectent particulièrement dans le monde entier, ce qui empêche d'atteindre une vraie et totale égalité des chances.*».

Quelles ont été les motivations qui vous ont amenée à vous rendre à ce congrès?

H.T.: il y avait la curiosité de voir où en est le féminisme. De voir l'évolution entre celui qu'on a connu il y a 20 ans et celui d'aujourd'hui. Participer à un congrès mondial était l'opportunité de voir quelque chose de nouveau, de rencontrer d'autres personnes et d'autres réalités. Cela permet aussi de relativiser nos propres réalités. Cela m'a donné envie de faire un suivi.

Comment s'est déroulé le programme?

H.T.: les deux premiers jours étaient largement consacrés à la question du féminisme tandis que par la suite, on a abordés les aspects liés à l'agriculture. Quant au timing, il fallait s'adapter: horaires élastiques et débats prolongés souvent au delà de minuit. Ce que je constate en discutant avec d'autres femmes, c'est que beaucoup d'entre elles travaillent bien plus qu'auparavant. Elles travaillent plus à l'extérieur - sur l'exploitation ou ailleurs - sans pour autant avoir réduit les tâches au foyer. Les hommes n'ont pas forcément augmenté leurs heures à la maison et ce n'est pas que de leur responsabilité. On ne laisse souvent pas d'espace à l'aide. De mon point de vue, la pratique montre qu'il faut composer, discuter entre femmes et hommes et non s'opposer. C'est vers un réel partage concerté des tâches qu'il faudrait tendre.

Quels ont été les points forts du congrès?

H.T.: les femmes d'Amérique latine avaient des témoignages particulièrement poignant sur les situations qu'elles vivaient. En fait les échanges entre les différentes délégations étaient forts intéressants; tous les continents sauf l'Afrique étaient représentés. Je peux citer quelques exemples qui

m'ont frappé. Les Autrichiennes, nous ont appris que jusqu'en 2006, il n'était pas possible pour une femme d'acheter des terrains. Je n'imaginai pas une chose pareille à nos portes. Quant aux françaises, lors du décès du mari, elles n'ont pas droit à une rente de veuve en tant que paysannes. Cet état de fait engendre souvent de grandes difficultés. Par contre, en Galice, les femmes et les hommes sont égaux devant la loi.

De l'autre côté de l'océan, nous avons eu des témoignages qui étaient liés aux produits, aux droits de produire. Par exemple en Bolivie, les familles paysannes subissent la pression américaine lorsqu'elles cultivent une de leur plante traditionnelle: la coca. Pourtant cette plante est ancrée dans la culture andine. Et dans certaines régions, il n'y a pas grand chose d'autre qui pousse. Leurs plantations sont régulièrement détruites. Les boliviennes témoignent aussi d'un problème récurant qui est celui de la violence conjugale que l'on retrouve aussi dans les témoignages des mexicaines et des brésiliennes. Ce qui était vraiment intéressant, c'était leur motivation, leur volonté de changer les choses ensemble.

Aux USA, si les cultures sont nombreuses, elles appartiennent le plus souvent aux multinationales. Les producteurs ne sont bientôt plus que des employés. Ce qui rend difficile la vente directe par exemple, à moins de sortir complètement du système. Par contre il semble qu'un mouvement de consommateurs exigeant de savoir ce qu'ils mangent se fait jour. C'est donc un potentiel à l'avenir. Quant à l'Asie, région encore relativement peu structurée au niveau de La Via Campesina, nous avons eu le témoignage des vietnamiennes, des indiennes et des coréennes.

Avez-vous pu percevoir des points communs entre vous?

H.T.: en fait je pense qu'avec les européennes nous aurions beaucoup à partager. Depuis le dernier congrès, l'Europe n'a rien fait. Soit disant en raison du peu d'argent disponible. Mais quand on voit ce que font les autres continents qui n'ont pas les mêmes moyens...Il me semble que nous pourrions trouver plusieurs dénominateurs communs et lancer ainsi des campagnes. Nous devrions pouvoir mettre nos idées ensemble et développer des synergies par rapport aux situations vécues. Je serais très favorable à un congrès sur le plan européen qui nous permette d'avoir des repères plus connus que lors du congrès mondial. Nous devrions proposer des

actions répondant à nos problèmes spécifiques. Ce qui était dommage, c'est la «sur-représentativité» de femmes travaillant dans de très petites structures. Il faudrait pouvoir avoir une meilleure représentativité des réalités paysannes lors de ces réunions, mixant tous les types de structures agricoles.

Pensez-vous nécessaire que La Via Campesina ait une commission femmes et organise de telles rencontres?

H.T.: oui, c'est à mon avis indispensable et un accent doit être mis sur ce thème. Ce qu'il faudrait par contre, c'est être un peu plus structurées pour passer des constats à des axes d'actions, des campagnes. Les thèmes privilégiés par les femmes de La Via Campesina sont la formation, le droit des femmes à la terre, aux semences, aux crédits et la problématique de la violence. Tous valent la peine d'être traités, mais il faudrait faire le pas de plus qui consiste à fixer des objectifs concrets.

Si vous deviez retenir quelques points forts de ce congrès?

H.T.: premièrement, je suis persuadée qu'au sein de la famille paysanne, le couple doit tout faire pour travailler ensemble, se comprendre et non entrer dans un rapport de confrontation. Deuxièmement, je trouve que la diversité du monde, de ses réalités, de ses engagements a été très enrichissant pour moi et cela me donne envie d'aller rendre visite à certaines paysannes pour mieux comprendre leurs réalités. Les échanges ont été vraiment utiles. Enfin, je pense que nous devons réussir à organiser une rencontre sur le plan européen pour approfondir les différentes thématiques soulevées par la «commission femmes» et trouver des réponses pour le continent européen.

Quelles ont été les conclusions du congrès?

H.T.: c'est pour moi un peu le point faible de cette rencontre. J'ai eu l'impression qu'on repartait pour un tour de piste sans s'être fixé des objectifs clairs de travail. J'attends néanmoins le rapport écrit du congrès. Par contre, la prochaine rencontre a été fixée en Inde et aura lieu avant la prochaine conférence générale de La Via Campesina qui se tiendra en 2008.

Propos recueillis par V. Hemmeler

CD de musique, 21 artistes pour la souveraineté alimentaire et La Via Campesina, 32.-, disponible au secrétariat ou sur www.uniterre.ch

Dindes et dindons!

Que vont-elles devenir ces familles qui n'avaient pas le choix sinon de construire une halle qui devait servir uniquement à la production de dindes pour Micarna, qui n'en veut plus?

Voilà plus de 10 ans que des agriculteurs ont signé un contrat avec le géant Migros. Cette production fournit un revenu accessoire indispensable à la famille. Donc, il est impossible de laisser la halle vide. L'avenir est inquiétant. Car, pour obtenir un contrat de production, il fallait démontrer d'un revenu social plutôt faible et avoir une exploitation de taille petite à moyenne. C'est ainsi qu'une cinquantaine de producteurs fribourgeois et vaudois s'y sont lancés avec confiance. Mais voilà, le 19 juin 2006, Micarna décide unilatéralement et brutalement l'arrêt de cette production dès 2007.

Pourquoi? La pauvre Migros; qui par ailleurs fait des millions de chiffres d'affaires, n'en peut plus. Elle écrit: «La production suisse coûte 3 fois plus chère qu'à l'étranger. C'est la faute au prix des céréales suisses trop chères».

Mais la Migros oublie-t-elle que le producteur et sa famille vit en Suisse avec des prix de construction suisse, des assurances et des frais généraux au coût suisse. La production de dindes répond aux normes de production suisse. Et le consommateur peut choisir entre la dinde produite en Suisse avec des céréales suisses ou la dinde venant d'ailleurs.

Après les dindes, le beurre, quel autre coup de poing surprise nous réserve le géant Migros?

Et la pollution dans tout ça - le transport?

Et les conditions de production? Quels salaires pour ceux d'ailleurs qui produisent bon marché?

Max Fagnière et Madeleine Rossier, section Fribourg